

Ainsi parlait Antoine Tanguay

Sébastien Lavoie

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2016). Ainsi parlait Antoine Tanguay. *Lettres québécoises*, (161), 60–61.

Ainsi parlait Antoine Tanguay

À l'occasion du dixième anniversaire des éditions Alto, et cinq ans après un premier échange¹, *Lettres québécoises* s'est entretenu avec l'éditeur de la dynamique maison de Québec.

Interviewer Antoine Tanguay, c'est s'attendre à l'entendre déclarer, au détour d'une question, quelque chose comme :

*On est peut-être dans un milieu que certains qualifieraient de morose, mais mon métier consiste à perdurer. C'est un travail de Sisyphe. Je sais, il y a quelque chose d'absurde à l'idée de continuer à rouler sa pierre... En même temps, je pense que je vais oser une citation de Camus : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. » C'est bien Camus, non ? Attends, je vais googler ça... Oui ! [il interpelle sa collaboratrice] : « Je viens de citer Camus pour une entrevue à *Lettres québécoises* ! » [Redirigeant le combiné téléphonique vers ledit représentant de la revue trimestrielle] Ça vaut dix points ?*

Je n'avais pour lui qu'une seule question : « Qu'est-ce qui a changé depuis cinq ans ? » Il avait toute une série de réponses.

Le monologue devient dialogue

Depuis quatre ans, Antoine Tanguay s'est adjoint les services de Tania Massault et de Chloé Legault, ce qui

a modifié la dynamique et permis d'échanger sur la vision qu'on a de la maison, et permis de faire naître des perspectives un peu différentes sur la promotion, sur ce que l'on doit faire à moyen et à plus long terme. Avec Tania, ce qui était autrefois un monologue est devenu un dialogue et ça correspond à l'idée que je me fais d'un laboratoire où l'on échange des idées.

Et pour ce qui est de changer d'idées, Antoine Tanguay n'est pas en reste. En 2005, il disait vouloir faire du *storytelling*, un leitmotiv qu'il n'a jamais réussi à circonscrire de manière satisfaisante et qu'il a depuis adapté.

L'idée de se faire raconter des histoires s'est ouverte, j'ai tenté de la redéfinir. Qu'est-ce que ce storytelling ? Au début, j'étais un peu jeune et naïf... Au fond, tout est histoire. Une autofiction, c'est une histoire aussi. Je ne voulais pas non plus marginaliser les livres d'illustration que je fais. Alors je me suis dit : « Je vais devenir un "Éditeur d'étonnant", ce sera plus simple. » Je veux être étonné. Je veux que le lecteur soit surpris par nos propositions. Je n'ai aucun avantage à m'accrocher à de telles définitions. J'en suis venu à une volonté de faire des livres différents. Ça a l'air encore plus vague, mais, par un drôle de retour, c'est encore plus difficile à honorer comme pari. C'est à tout le moins encore plus stimulant.



alto

S'il a modifié, en apparence, la mission de sa maison d'édition, la raison d'être de celle-ci n'en est pas moins toujours la même : publier des textes « a-régionaux, apolitiques et pronarratifs ».

On conçoit parfois Alto comme un éditeur de textes étrangers. Pourtant le nerf de la publication reste, pour Antoine Tanguay, l'édition d'auteurs québécois. Le noyau dur des Éditions Alto se compose, bon an mal an, de

quatre ou cinq auteurs québécois. À ceux-ci se greffent environ quatre textes issus du Canada anglais (« J'ai beaucoup d'affinités avec cette scène littéraire là. Elle me plaît, car elle est assez diversifiée et étonnante ») et un ou deux textes étrangers.

Si Alto était en mode expansion jusqu'à l'an cinq, la maison d'édition a été en mode stabilisation de l'an cinq à l'an dix. « J'ai un public fidèle, j'ai une équipe et une certaine liberté financière me permettant de lancer des projets un peu fous. »

À ses débuts, Alto se caractérisait par des projets éditoriaux, oui, un peu fous. Comme ces *chapbooks* qui ont accompagné le lancement de *Nikolski*. Cette volonté éditoriale de « bricoler » n'est pas disparue, mais elle est peut-être « moins évidente ». « C'est important d'envoyer le message que les livres n'obéissent pas qu'à des plans de rentabilité », dit Antoine Tanguay en parlant de livres comme *Les Luminaires*, pour lequel le carton de la couverture a coûté cher, « énormément cher, mais c'était peut-être la meilleure partie du plan publicitaire ».

Parmi les beaux coups de l'éditeur, pour qui la qualité de l'objet littéraire prime sur tout, citons *Révolution*, finaliste au prix Marcel-Couture, aussi présenté sur un blogue qui existe toujours (<http://editionsalto.com/revolutions/>).

Le tirage se devait d'être vendu intégralement pour ne pas entraîner de pertes financières. Je ne fais pas de profits, mais cet ouvrage a valu beaucoup de clins d'œil à Alto.

«Aujourd'hui, on ne peut plus compter sur le même tirage, sur la même réception et sur le même appui des médias.» D'où le magazine *Aparté* (<http://www.aparte.info/>), fondé il y a moins de deux ans et qui est une façon de prolonger le discours entre le lecteur et les gens qui font les livres.

C'est une des choses dont je suis le plus fier. Ce n'est pas ce qui attire le plus de ventes. À ma connaissance, Alto est la seule maison d'édition au Québec – je peux me péter un peu les bretelles – qui a un ouvrage de 120 à 140 pages montées comme un magazine qu'on peut lire tout à fait gratuitement et dans lequel on trouve des inédits, des portfolios, des entretiens. Ça me permet de modifier ma façon de parler aux gens dans un monde où l'on a de moins en moins de canaux d'échange. Parce que c'est avant tout un échange, une façon de savoir ce que les gens veulent lire.

De Camus à Star Wars

Antoine Tanguay refuse de parler de morosité du livre, mais plutôt de la réception critique :

la créativité est toujours là. Il y a trois niveaux d'analyse. Je n'aime pas le fait qu'on utilise une sémantique appartenant à l'incarcération, à l'immobilité ou à la guerre. «Nous sommes en train de survivre», «Les bibliothèques se battent», «Les librairies sont une barrière contre»... C'est toujours l'idée d'une invasion qui est derrière ces mots. Je ne la renie pas, mais je refuse de m'inscrire dans un mouvement de survivance. Vivre et survivre, ce n'est pas la même chose. J'ai peut-être des lunettes roses, je suis peut-être un «Câlinours»... Je préfère avoir ces lunettes roses là. Elles m'inspirent, elles me donnent le goût de continuer.

Antoine Tanguay se dit, cinq ans plus tard, à la fois plus sage, mieux entouré et moins impétueux : «J'ai beaucoup réfléchi en cinq ans. J'ai appris à être plus posé. J'ai plus de plaisir et je sais mieux partager mon enthousiasme. Sinon, je deviendrais amer.» Sinon le côté obscur de la Force aurait, dit-il, pris possession de lui. «J'étais naïf à l'an un. J'ai perdu beaucoup de naïveté à l'an cinq.» Depuis, ces sentiments ont muté : «Ma naïveté est revenue, mais il s'agit d'une naïveté blindée, d'une naïveté sage.»

S'il est optimiste, c'est qu'il pense qu'il faut nourrir ce sentiment, le partager.

Quand quelqu'un achète un livre d'Alto, je ne suis pas en train de le remercier d'être de mon combat. Je lui dis : "Bonne lecture !" J'espère te revoir l'année prochaine, parce que ça t'a plu et donné envie de lire d'autres livres.

Non pas au nom de l'alphabétisation. «Non, non, non !»

C'est naturel de lire un livre. Ce n'est pas un loisir déductible d'impôt. Et je suis désolé, mais lire n'est pas une activité dont le bénéfice est inscrit au Guide alimentaire canadien. Je suis un peu fatigué d'entendre parler de la lecture comme d'une panacée ou d'un élément pharmacologique. Il est sain et normal de lire pour un être humain. J'entends par là de lire sur toutes les plates-formes. Ce n'est pas à moi de juger, mon boulot c'est de partager la littérature. Si tu veux lire en code morse, je vais te faire lire en code morse. En espéranto ? Je te le traduis demain matin.

Son métier, dit-il, est de trouver des plates-formes et de construire des ponts.

L'idée est de s'installer dans une dynamique de partage qui demande de l'adaptation. Je ne suis pas là pour vendre le bonheur aux gens et dire «Il faut lire, c'est bon pour toi» ou «Un livre par jour éloigne le docteur»... Tout ça est vrai, mais je ne le fais pas au nom de ça. Je suis redevable à mes lecteurs. Je ne le fais pas au nom de la survie du livre, mais au nom de la vie du livre tout court.

Souhais

Loquaces, les éditeurs se font habituellement timides quant aux souhaits qu'ils formulent pour l'avenir. Antoine Tanguay n'est heureusement pas de ceux-là.

Il désire conserver un bon dialogue avec les lecteurs et il souhaite que les librairies indépendantes continuent à faire ce qu'elles font bien. Que la chaîne de librairies québécoises comprenne que la diversité ainsi que la bonne formation de ses libraires et le respect de ces gens amoureux de leur métier profitent à ses ventes au détail — et sont donc à protéger. Que les auteurs avec qui Alto travaille se développent en trouvant toujours l'inspiration et la volonté de se remettre en cause, de se remettre en danger chaque fois. Que les acteurs du milieu comprennent qu'ils ont davantage à ne pas chercher à se copier, mais à mieux se définir et à être tous tournés vers les lecteurs «sans donner l'impression qu'on est tous en train de se battre pour obtenir leur attention». Et aussi, «souhaiter avoir autant de surprises que j'en ai souvent. Être capable de me dire dans une décennie que je suis aussi impressionnable qu'il y a dix ans.» On lui souhaite la meilleure des chances.

Ceci étant, Camus n'a jamais fait que citer le philosophe japonais Shūzō Kuki (*dixit* Wikipédia). Pas de points pour Antoine Tanguay, mais assurément un autocollant pour l'effort.

1. *Lettres québécoises*, n° 136, hiver 2009, p. 58-59. (<http://id.erudit.org/iderudit/62317ac>)

Ouverture sur le monde : la traduction

INFOCAPSULE

La traduction est de plus en plus pratiquée parce que les pays y voient l'occasion de faire connaître leur littérature et leurs auteurs les plus doués. Dans un article du *Devoir* (14 nov. 2015) signé par Christian Desmeules ont appris beaucoup sur les pratiques des différents pays, la France en particulier. Par exemple, elle se montre très ouverte à «l'autre». Ainsi sur les 63 052 livres publiés en France en 2010, 9 406 étaient des traductions, cela correspond à plus d'un livre sur six. À noter que dans le seul secteur du roman, la moyenne augmente considérablement : un livre sur trois est une traduction ! Ce qui est intéressant de noter est que le Centre national du livre soutient autant la traduction en français de livres étrangers (1,6 millions d'euros) que celle des livres français en langue étrangère (1,15 millions d'euros).

Au Canada, les règles sont plus strictes. Seuls les livres signés par des auteurs canadiens, écrits dans l'une des deux langues nationales de même qu'en langues autochtones, ont droit à l'aide de l'État, aide qui est accordée à l'éditeur étranger. Autre restriction : les traductions en français ou en anglais ne sont soutenues que pour les traductions d'une langue nationale à l'autre. En clair, les pays anglophones du Commonwealth ne sont pas admissibles aux programmes du CAC. Pour contrer ce désavantage, le Québec, par le relais de la SODEC, permet à des éditeurs québécois de recevoir une aide à la traduction. A. V.